

L'incendie du Bazar de la Charité le 4 mai 1897

Nathalie BONIFACE-MERCIER

Professeur de Lettres

L'évocation du Bazar de la Charité, dans l'imaginaire collectif, est aussitôt couplée à celle d'une terrible tragédie. En effet, le mardi 4 mai 1897, un incendie fulgurant allait causer la mort de 125 personnes et en blesser plus de 200.

La plupart des plus grands incendies qui ont jalonné notre histoire sont principalement provoqués lors de conflits : villes incendiées, châteaux, cathédrales. Parfois, c'est la foudre qui touche les édifices religieux, comme la cathédrale de Saint-Etienne en 1230, ou des travaux de rénovation : en 1836, la charpente et la toiture de la cathédrale de Chartres sont ravagées par les flammes. Tous ont en mémoire l'incendie de Notre-Dame-de-Paris en 2019. À cette sinistre liste, s'ajoutent les incendies de salles de spectacles : Le Globe Theater à Londres en 1613 pendant une représentation d'une pièce de Shakespeare (mais qui ne fit aucune victime), l'Opéra de Paris, rue Le Peletier, durant la nuit du 28 au 29 octobre 1873, et le 25 mai 1887, à l'Opéra-Comique, un problème de gaz provoque un incendie induisant le décès de quatre-vingt-six personnes.

L'incendie du Bazar de la Charité fait date, non seulement pour la tragédie humaine en elle-même, mais aussi pour sa répercussion symbolique et son retentissement médiatique.

• LE BAZAR DE LA CHARITÉ. QU'EST-CE AU JUSTE ?

Dans la langue usuelle, le mot « *bazar* », d'origine perse puis arabe, évoque les marchés orientaux. Le mot apparaît dans la littérature française au début du XIX^{ème} siècle avec la mode de l'orientalisme. Cette occurrence est trouvée, par exemple, chez Lamartine dans son *Voyage en Orient* (1835). Le mot va rapidement prendre le sens de « Galerie marchande rassemblant de nombreux vendeurs d'articles divers généralement à bon marché ». (Source : Centre National de Ressources Textuelles et Littéraires) Ce mot est retrouvé, avec cette signification, par exemple dans un roman de Paul Avenel, *Les calicots*, paru en 1866. Enfin, au début du XX^{ème} siècle, le mot va prendre une connotation péjorative et signifier, au sens figuré, une pièce en désordre. Sans faire de vilain jeu de mots, l'incendie produisit, par l'effet de panique, un désordre immense dans le comportement des personnes présentes sur les lieux, allant jusqu'à susciter une polémique que je développerai plus tard dans cet exposé. L'écrivain catholique Léon Bloy ne manqua d'ailleurs pas de souligner le rapprochement douteux des deux termes. « *Ce mot de Bazar accolé à celui de Charité. Le Nom terrible et brûlant de Dieu réduit à la condition de génitif de cet immonde vocable.* » (Extrait d'une lettre adressée à son ami André Rouillet le 9 mai 1987, qu'il intitula « *Pour exaspérer les imbéciles* »). Vous l'aurez compris, Léon Bloy tenait en piètre estime cette vente mondaine qu'il avait appelée un « *pince-cul aristocratique* ».

Le Bazar de la Charité est fondé en 1885 par un financier, Henry Blount et présidé par le baron de Mackau, député de l'Orne, tous deux catholiques. Il s'agit de ventes au profit d'œuvres de bienfaisance dont les membres sont principalement issus de l'aristocratie et la haute bourgeoisie. Elles se tenaient le plus souvent dans des hôtels particuliers.

En 1897, année de l'incendie, cette vente de charité a lieu pour la première fois dans un local expressément construit pour la cause : un bâtiment en bois de quatre-vingts mètres sur treize, sommairement bâti sur un terrain vague, rue Jean-Goujon dans le VIII^{ème} arrondissement. Il occupe une grande partie de la superficie du terrain vague cerné de murailles : celles d'un couvent (sans ouvertures), celles du journal *La Croix* et la façade arrière d'un hôtel pourvu d'une fenêtre.

* Conférence prononcée le samedi 19 octobre 2024.

La façade avant du bazar est dotée de deux portes d'entrée, qui permettent d'accéder, par un petit vestibule, au hall principal où se tiennent les stands. Une porte mène sur la cour et permet d'accéder au cabanon accolé au bazar (cabanon dans lequel on entre par un tourniquet pour assister à une séance de cinéma). Deux entrées de part et d'autre de la bâtisse permettent de sortir du terrain vague. Comme le plancher du baraquement est rehaussé par rapport au niveau de la rue et du terrain, trois marches mènent aux portes. L'intérieur reconstitue une rue médiévale et vingt-deux boutiques avec leurs enseignes où sont installées les comptoirs de ventes. Les décors, en carton peint, avaient servi peu de temps avant, lors de l'Exposition du théâtre et de la musique au palais de l'industrie. Au plafond, un immense velum filtrait la lumière et protégeait de la pluie. Ces détails de configuration, vous vous en doutez, auront des conséquences tragiques lors de l'incendie.

• LA VENTE DE CHARITÉ : CHRONOLOGIE DES FAITS

Après l'inauguration du Bazar le lundi 3 mai, l'affluence est à son comble le mardi 4 car le nonce apostolique était venu à 15h30 donner sa bénédiction aux dames patronnesses qui tenaient les stands, des aristocrates – notons, parmi elles, la duchesse d'Alençon, sœur cadette de l'impératrice Elisabeth d'Autriche et apparentée par son mariage à la famille royale d'Orléans (qui périt dans l'incendie) –, des dames de la haute bourgeoisie et quelques religieuses, souvent issues elles-mêmes de ces illustres familles. C'est donc un événement mondain, relayé par les gazettes de l'époque. Dans ce Paris de la Belle Epoque, la mode est de se rendre à des ventes de bienfaisance. On y va sans doute autant pour s'y montrer que pour faire acte de générosité. Le public est essentiellement féminin : des femmes parfois accompagnées de leurs enfants, certaines, de leurs domestiques. La manifestation se veut populaire et bon enfant avec une attraction du dernier cri attirant la foule : un cinématographe. Quatre projections ont déjà été données cet après-midi-là, quand, à 16h10, les premières flammes jaillissent du local de projection. Ci-après le témoignage que fit, pour le Journal Le Matin, le régisseur des écuries Rothschild, situées en face du Bazar de la Charité. Vers 16h20, il voit sortir une dame qui crie « *au feu* ». D'abord il n'aperçoit qu'un petit filet de fumée provenant du toit du local. « *Quand tout à coup, j'entendis une sourde clameur, des cris confus, puis non moins brusquement je vis la toiture flamber comme un paquet d'allumettes. En même temps, ce fut comme un flot humain qui roula dans la rue.* »

Ce témoin évoque ensuite la bousculade générale, les corps qui tombent dans la rue et sont piétinés (rappelons les trois marches d'accès au niveau du bâtiment). Il décrit la terreur sur les visages, les cheveux et vêtements brûlés, des corps en feu, véritables torches vivantes. Selon le témoignage d'un marchand de vin de la rue Jean-Goujon, cité dans le journal Le Petit Parisien, les carreaux des maisons situées aux n° 20, 22 et 24 éclataient sous l'intensité de la chaleur. À 16h40, le bâtiment est complètement avalé par les flammes. Ne tiennent plus que quelques poutres en bois, calcinées.

• L'ORIGINE DU FEU

Les causes de ce dramatique incendie sont à la fois humaines et techniques. Un projectionniste, installé dans une cavité sans éclairage naturel, manœuvrait l'appareil et réglait la lumière des projections au moyen d'une lampe munie d'un bâton de chaux vers lequel on dirigeait une flamme produite par la conjugaison d'éther et d'oxygène. Soudain la lampe s'éteint ; elle manque d'éther. Aux dires du projectionniste qui dévissait la lampe, il aurait demandé à un ami, venu le voir travailler, de « *donner de la lumière dans la salle* », entendant par là qu'il fallait ouvrir le vasistas de la pièce où se tenaient les spectateurs. C'est chose faite. Mais un rideau l'isole de cette salle et la pénombre dans son cagibi le gêne dans ses manipulations. Il réitère sa demande de lumière, avec l'idée qu'on écarterait les rideaux. C'est alors que l'ami, croyant se montrer serviable, commet l'irréparable : il brûle une allumette. Les vapeurs d'éther autour de la lampe éteinte encore brûlante s'enflamment, les pellicules de celluloïd prennent aussitôt feu également.

Le projectionniste sort de son local, écarte les rideaux déjà en proie aux flammes et intime aux spectateurs de sortir. Les deux hommes eurent la vie sauve, d'où ce témoignage crucial. Mais la nature humaine est ainsi faite ; on avoue difficilement ses torts. Le témoignage de l'ami imprudent diffère quelque peu de l'autre version. Mais peu importe au fond, le drame eut lieu. Et l'imprudence humaine n'est sans doute pas la seule responsable. Le cinématographe n'était qu'à ses balbutiements en 1897 et son maniement nous semble, à nous hommes du XXI^{ème} siècle, bien précaire, archaïque et dangereux. Le cadre de la manifestation, un local en bois et bourré de cartons peints – rappelons-le – a entraîné très rapidement la propagation du feu. Et, détail sordide, mais pas des moindres, la profusion des toilettes féminines, en matières inflammables. Un procès eut lieu. Le baron de Mackau reçut une amende de cinq cents francs et le projectionniste, outre une amende de deux cents francs, fut condamné à huit mois de prison. Les autorités se renverront la balle sur les responsabilités. Le cinématographe étant considéré comme une annexe du bazar, la préfecture affirmera n'avoir pas été prévenue de son installation, sujet de controverse classique, si j'ose dire, que je ne retiens pas dans mon exposé. Le tragique incendie du Bazar va en effet donner suite à d'autres controverses, beaucoup plus intéressantes d'un point de vue sociologique et culturel, sujets que je vais aborder à présent.

• LE RÔLE DE LA PRESSE

Le retentissement de l'incendie, dans les jours qui ont suivi, est rendu possible par la presse. Pour en mesurer la portée, il faut d'abord comprendre l'importance des journaux en cette toute fin du XIX^{ème} siècle dans le quotidien des Français, de surcroît dans la capitale. La population alphabétisée s'est nettement développée. L'essor des quotidiens doit beaucoup au développement du roman-feuilleton, lequel proposait, au jour le jour, un chapitre d'un récit, incitant les lecteurs à acheter le journal. Nous verrons que l'incendie du Bazar de la Charité va, en quelque sorte, fonctionner comme un roman-feuilleton au fur et à mesure que vont se développer les rumeurs et controverses. Cet incendie du Bazar est un des sujets majeurs de la presse durant tout le mois de mai.

Il est intéressant de noter qu'en 1897, la presse est libérée de toute censure (depuis 1881). C'est un élément non négligeable. Je vais faire à présent un parallèle avec un autre incendie dramatique, quelques décennies plus tôt, qui fut quasiment passé sous silence à cause de la censure. Nous sommes le 1er juillet 1810, un bal est donné à l'ambassade d'Autriche et deux milles personnes sont présentes. Une salle de bal en bois, ajoutée dans le jardin, prend feu. La presse ne va déplorer qu'une seule victime : la princesse Pauline de Schwarzenberg, belle-sœur de l'ambassadeur. Or pas moins de quatre-vingt-dix cortèges funèbres quittent l'ambassade les jours suivant le drame. L'affaire est étouffée pour des raisons politiques. Napoléon Bonaparte tenait à préserver l'alliance franco-autrichienne toute récente. Et à l'époque, en mémoire l'incendie qui fit trente-deux victimes au mariage de Marie-Antoinette et du futur Louis XVI. Museler la presse est aussi une façon de conjurer le mauvais sort et de couper court aux superstitions. C'est d'autant plus facile que les journaux n'ont pas encore l'envergure qu'ils auront à la fin du siècle.

Revenons en 1897. Dès le lendemain du drame, les journaux transmettent des témoignages des rescapés ou des badauds et habitants de la rue Jean-Goujon, aux profils sociologiques variés (Le chef cuisinier de l'hôtel voisin, un marchand de vin, une religieuse, le directeur du Journal La Croix, un publiciste, le secrétaire du baron de Mackau, des dames de la haute société, rescapées ; la liste est non exhaustive) Jules Huret, un journaliste du Figaro, dans son ouvrage La Catastrophe du Bazar de la Charité, paru en 1897 va cataloguer de nombreux témoignages : ceux des personnes que je viens d'évoquer.

Il en retranscrit quatorze, lesquels avaient été donnés à six journaux différents (Journaux de diffusion nationale comme Le Figaro, L'Eclair ou étrangère, le New York Herald car une Américaine figurait dans les rescapés) donne un aperçu de la diffusion du drame. Outre les récits des témoins oculaires, certains journaux fourmillent d'informations d'ordre pratique. Dans le chaos produit par l'incendie, des Parisiens recherchent des membres de leur famille.

Les corps des victimes sont exposés au palais de l'Industrie. Les noms des disparus sont recueillis dans les journaux. Le journal Le Figaro lance une souscription pour venir en aide aux familles des sauveteurs et au profit des œuvres de charité. Les noms des donateurs sont imprimés ; ces derniers sont souvent aisés et les sommes allouées sont importantes mais il y a aussi des dons modestes, à hauteur de cinq francs. (Le président Félix Faure a fait un don de mille francs, la baronne de Rothschild a donné vingt mille francs). À la lecture de ces pages, on verse dans la chronique mondaine. On imagine très bien le lectorat de l'époque se rassasier de potins. La comtesse Unetelle a donné tant, c'est plus que la baronne Unetelle.

Les jours suivants, la presse va également faire l'éloge des sauveteurs, dont le nombre impressionnant laisse perplexe. D'aucuns ont dû se tailler un rôle de héros proportionnel à leur aplomb à mentir ou enjoliver. Le travail de synthèse du journaliste Jules Huret fait état d'environ trois cents sauveteurs et liste leur nom, leur profession, leur âge parfois et les récompenses décernées. Ladite liste ne fait pas moins de sept pages dans le document de Jules Huret. L'un d'eux, cocher de son état, se voit décerner la Croix de chevalier de la légion d'honneur. Parmi les sauveteurs, outre des religieuses (du fait de la proximité d'un couvent), bon nombre d'hommes sont cités : des ouvriers imprimeurs (proximité du journal La Croix), des palefreniers (les écuries Rothschild en face du Bazar), des cantonniers. Sont cités aussi des ambulanciers, des agents de la sécurité et des pompiers. On retiendra aussi des employés de l'hôtel attendant au terrain vague. Ceux-ci jouent un rôle non négligeable en permettant à des visiteurs de s'échapper par la fenêtre de l'hôtel donnant sur le terrain vague. Comme la fenêtre était trop élevée par rapport au sol, on eut l'idée d'y faire descendre une chaise. Les rescapés étaient ainsi hissés à la force des bras des employés vers la fenêtre salvatrice.

• POLÉMIQUES ET CONTROVERSES

Pour résumer rapidement la situation, on pourrait dire : du côté des victimes, des femmes de la haute société, du côté des sauveteurs, des hommes du peuple. Un raccourci, certes, mais éclairant et qui va faire couler beaucoup d'encre. L'incendie du Bazar de la Charité, bien plus qu'un sordide fait divers, va devenir un catalyseur de rumeurs et polémiques en tous genres. Je cite ici l'historien Michel Winock : « *La réaction qu'il provoque dans la société de l'époque révèle sur celle-ci des réalités profondément mises à nu.* »

Tout d'abord, cette tragédie a une répercussion symbolique indéniable. Le cadre, une vente de charité, où on l'œuvre pour le bien, or on y trouve la mort. La plupart de victimes sont des femmes, surtout issues d'un milieu aisé, privilégié. L'on s'émeut davantage de leur disparition que celle de mineurs de fond qui meurent dans les coups de grisou des mines ou de pêcheurs en mer. La notion de victime dans le sens qui nous est tristement familier aujourd'hui naît avec ce drame. L'ampleur du phénomène fait d'elles des innocentes sacrifiées, à double titre d'ailleurs : victime du feu, elles furent aussi, à en croire certaines rumeurs amplement développées dans les journaux, victimes des hommes. Je cite le témoignage que fit pour le journal L'Echo de Paris, une rescapée : « [...] je me sentais ballottée, cahotée, incapable de me diriger, et toujours ces cris horribles qui retentissaient derrière. J'ai vu des hommes qui semblaient pris de folie furieuse et tapaient avec leurs cannes, pour se frayer un passage. » La Une de l'Echo de Paris du 14 mai 1897 a pour titre : « *Qu'ont fait les hommes ?* » L'article est signé de la journaliste féministe Séverine. Même constat dans le quotidien Le matin. La presse s'en fait les choux gras. On surnomme ces messieurs de la haute les « *chevaliers de la pétoche, de la frousse* », les « *marquis d'escampette* ». Le 16 mai, le journal La Libre Parole écrit : « *C'est maintenant un fait avéré [...] les hommes ont eu la plus déplorable attitude [...]* » Le journal L'intransigeant parle « *d'actes de férocité commis par les francs-fileurs de la haute* ».

Certes, les crinolines de femmes, encombrantes et cousues de voiles et rubans d'organdi inflammables, ont dû aggraver la situation et des cannes ont été retrouvées pleines de sang coagulé et de cheveux longs, ce qui peut confirmer la thèse selon laquelle des hommes auraient frappé des femmes pour s'extirper de la cohue.

Toutefois, ces attaques sexistes ont été modérées. Le journal *Le Gaulois* a évoqué le caractère mensonger ou du moins excessif de la rumeur et des femmes sont revenues sur leurs déclarations. Peu importe pour nous la véracité des faits : c'est intéressant d'un point de vue sociologique et politique. Les journaux qui ont alimenté cette rumeur réglaient leurs comptes avec les classes dirigeantes. On montrait le déclin des valeurs aristocratiques plus que la supposée lâcheté masculine. Car, par ailleurs, le courage des sauveteurs, hommes du peuple a été mis sur un piédestal, jusqu'à écrire des récits hagiographiques. À croire certains articles, de braves sauveteurs se seraient jetés dans les flammes dix fois d'affilée ! L'affaire est aussi intéressante sous l'angle sexiste. Le féminisme commence à se déployer dans un monde où la femme est encore partie négligeable. D'autres controverses ont polarisé la société, avec le même manichéisme. En cette époque où la sécularisation de la France est de plus en plus prégnante, où les libres penseurs (soutiens du parti républicain) et les catholiques (plutôt proches des monarchistes) se confrontent, le drame va alimenter le clivage, notamment à la suite du sermon que fait par le Père Ollivier, un prédicateur dominicain, lors d'une cérémonie d'hommage à Notre-Dame en présence d'hommes politiques et du président Félix Faure. Le prêtre tente de réaffirmer la vocation catholique de la France et présente l'incendie comme un châtiment de Dieu. « *L'ange exterminateur a passé* », « *Dieu donne une leçon terrible à l'orgueil de ce siècle [...]* » Dans la foulée, un chanoine va même rédiger une saynète bien-pensante destinée à l'édification des jeunes filles de pensionnats. En contrepoint, la diatribe des anticléricaux ne s'est pas fait attendre, par le biais de la presse mais aussi par la diffusion de chansonnettes. « *De quel limon sont donc pétris / Les tonsurés au cœur de pierre / Qui verraient flamber tout Paris / Sans une larme à leur paupière ?* »

Pour résumer, ce raz-de-marée de polémiques a été amplifié par la presse, vous l'aurez compris, très partisane, voire peu soucieuse de la véracité des faits. Un vrai roman-feuilleton. Pas d'union sacrée devant la mort. Chacun y va de ses convictions ; on oublie les malheureuses victimes.

Je voudrais également m'attarder un peu sur un aspect culturel inhérent à cette époque et dont l'incendie du bazar se fait involontairement l'écho. L'Europe littéraire et artistique s'est nourrie du Romantisme, exaltant les sentiments exacerbés. La beauté, l'innocence ont été balayées par la Grande Faucheuse. Les Romantiques flirtent aussi volontiers avec l'occultisme, la métaphysique. Après la catastrophe du Bazar, une certaine Madame Couédon, voyante, clame qu'elle avait prédit un drame similaire, lors d'une vente de charité privée chez une comtesse, le 21 mars 1897.

Voici sa terrible prédiction, retranscrite dans le journal *Le Gaulois* le 15 mai 1897 :

*Près des Champs-Élysées,
Je vois un endroit pas élevé
Qui n'est pas pour la piété
Mais qui en est approché
Dans un but de charité
Qui n'est pas la vérité...
Je vois le feu s'élever
Et les gens hurler...
Des chairs grillées,
Des corps calcinés.
J'en vois comme par pelletées.*

La restitution des propos de la voyante a sans doute été « *arrangée* » et étoffée par les circonstances de l'incendie du Bazar. C'est tout de même intéressant d'un point de vue sociologique car un journal a jugé bon de rendre public cette prophétie. (À noter, pour la petite histoire que le poète José-Maria de Heredia était présent ce jour-là dans le salon de la comtesse et que, nullement impressionné, il aurait critiqué cette bien mauvaise poésie !).

Des journaux n'ont pas manqué de donner des détails sordides sur les corps des victimes dans l'idée, louable, d'aider les familles à retrouver les leurs mais ils semblent se complaire dans ces évocations morbides. On dresse la liste des ossements, des membres calcinés sur lesquels un bijou est parfois encore accroché. On évoque des corps féminins nus. Les descriptions macabres sont propres à soulever le cœur des plus endurcis mais elles auront certainement suscité des

sentiments ambivalents chez les lecteurs des gazettes. Le décadentisme, un courant littéraire et artistique, né une vingtaine d'années plus tôt en réaction au rationalisme de la science, met à la mode le sordide, le goût du macabre, le fétichisme des corps morts. On pense par exemple au poème de Baudelaire *Une charogne* dans *Les fleurs du Mal* (1857), on pense à la peinture de Gustave Moreau et de Félicien Rops qui véhiculent l'idée que le Mal est incarné par la femme.

Les victimes féminines du Bazar, mises à nu au sens propre et figuré, sont l'objet de fantasmes plus ou moins conscients chez certains de leurs contemporains. Le carnage du feu rue Jean-Goujon n'est pas sans rappeler les scènes d'horreur décrites dans les récits de Barbey d'Aurevilly. Les journalistes, pétris de cette littérature, vont contribuer à nourrir sciemment ou involontairement cette curiosité malsaine.

Conclusion :

Regardons ce terrible fait divers avec le recul que nous avons aujourd'hui. Hommes et femmes du XXI^{ème} siècle, nous avons nous aussi franchi un nouveau siècle. Et rappelez-vous les scénarii catastrophistes alimentés par une rumeur de fin du monde qu'avait prédite un certain Nostradamus. En ce mois de mai 1897, la fin d'un siècle approchait. Le monde était, pour beaucoup, mouvant et incertain du fait de la sécularisation en cours, d'une industrialisation puissante et inquiétante pour beaucoup : le progrès faisait peur. Le poids grandissant de la classe ouvrière inquiétait les nantis. Alors, quand un fait divers touche d'innocentes victimes, il suffit de peu pour nourrir des peurs irrationnelles. Les Français avaient l'impression de vivre sous la menace du Destin. Je cite Léon Bloy, connu pour ses partis-pris radicaux : « *Préparez-vous à bien d'autres catastrophes auprès desquelles celle du Bazar infâme vous semblera bénigne. La fin de siècle est proche et je vois que le monde est menacé comme jamais il ne le fut.* » Pour ne pas terminer cet exposé sur une note pessimiste, j'évoquerai la chapelle expiatoire Notre-Dame-De-Consolation dont la première pierre a été posée, sur les lieux de la catastrophe, le 4 mai 1898. La chapelle a été inaugurée le 4 mai 1900 et l'exercice du culte y est toujours assuré par la Fraternité sacerdotale Saint-Pie X depuis 2012. L'édifice a été classé aux Monuments Historiques en 1982. Il appartient à l'Association du Bazar de la Charité. À l'intérieur, un Chemin de croix est dédié aux victimes et des cénotaphes ornent le chœur et la nef. C'est le peintre Albert Maignan – bien connu des Amiénois – qui réalisa la fresque de la voûte. Celle-ci représente notamment la Sainte Vierge conduisant les victimes. Parmi les victimes, on peut reconnaître la duchesse d'Alençon, sœur de Sissi, apparentée par son mariage à la maison royale de France.

Cent vingt ans plus tard, le drame du Bazar de la Charité suscite encore un intérêt certain auprès de nos contemporains et nourrit la fiction. Je citerai ces deux exemples : une série télévisée franco-belge (2019) titrée *Le Bazar de la Charité* et un excellent roman *La part des flammes* de Gaëlle Nohant (2016, Editions Héloïse d'Ormesson). Le succès retentissant de la série télévisée (diffusée par la suite sur Netflix) contribue à mythifier ce dramatique fait divers, quand bien même la qualité narrative de la série est discutable. À travers cet intérêt toujours vif pour le sujet, comment ne pas voir une émotion collective, devenue intemporelle, devant un sentiment d'injustice, de drame imputable au hasard et dont les victimes étaient des innocents ?

Bibliographie

- BLOY Léon, *Journal*, Paris, Mercure de France [1905], 1963
 BLOY Léon, *L'archiconfrérie de la bonne mort. Pour exaspérer les imbéciles Saint-Clément*, Fata Morgana [1897], 2010.
 HURET Jules, *La catastrophe du Bazar de la Charité*, Paris, Juven éd., 1897
 FOUCART Bruno et alii, *Albert Maignan Peintre et décorateur du Paris fin de siècle*, Paris, Editions Norma, 2016
 WINOCK Michel, « *L'incendie du Bazar de la Charité* » *L'Histoire*, juin 1978.
 Journaux de l'époque (sur Gallica) : *Le Figaro*, *Le Gaulois* [mai 1897]